



Daniel Paul Schreber (1842-1911). Photo tirée de *Omicar* ? n°28, janvier 1984.

SESSION 2023-2024

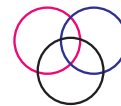
**COMMENT
S'ORIENTER
DANS LA CLINIQUE
DES PSYCHOSES**

Renseignements : Éric Zuliani ; ericzuliani@orange.fr ;
06 72 15 52 65

**LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES**

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com - 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



Le séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits*, Seuil, 1966.

Séance 5, le 10 février 2024 : Du côté de Schreber (1), La métaphore paternelle, alinéas 1 à 5, pp. 557-564.

**« Du côté de Schreber »,
par Éric Zuliani**

Pour ce séminaire théorique d'aujourd'hui nous poursuivons notre lecture du texte de Lacan, « Question préliminaire... ».¹ La partie que nous examinons ce jour est sous l'accent d'un intertitre aux accents proustiens : « Du côté de Schreber ».

Retour sur le dernier séminaire théorique

Je voudrais revenir sur le séminaire théorique qu'a tenu Jean-Louis Gault la dernière fois, le 27 janvier, et dans lequel il a livré un certain nombre de points de repères qui permettent de s'orienter dans ce texte, et au-delà.

¹ J. Lacan, « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Trois m'ont aidé pour la lecture que j'ai faite de ces pages. D'abord, la façon dont Lacan a donné sa base à la découverte freudienne de l'inconscient : *le langage est la condition de l'inconscient*, ce dernier étant *structuré comme un langage*. Nous allons voir justement que Lacan n'entre dans délire de Schreber qu'après avoir rappelé deux formules, celle générale de la métaphore et sa déclinaison concernant la fonction paternelle.

Jean-Louis Gault, ensuite, a largement simplifié la compréhension des schémas que propose Lacan en faisant apercevoir : que le schéma \mathcal{R} permet d'entrer dans le détail des registres imaginaire et symbolique que figurait de manière simplifiée le schéma \mathcal{L} ; que le schéma \mathcal{I} à l'horizon de cette partie, est une déformation, une transformation du schéma \mathcal{R} ² — son principe est de suppléance aux deux trous qui sont apparus dans la subjectivité de Schreber.

Enfin, un propos de son exposé a retenu mon attention : « Ce que l'enfant réclame, c'est une structure subjectivement incarnée », car il mêle justement le registre de la structure et celui de son incarnation. Ce nouage subtil, sur lequel nous reviendrons à la fin de l'écrit de Lacan, permet de ne pas tomber dans une causalité de la psychose qui se confondrait avec celle de « l'entourage ». Comme on le verra, d'avoir fait du père un signifiant, un signifiant particulier dans l'Autre, éclaire ce qui est arrivé à Schreber. Et en même temps, on peut dire que Schreber a eu le père qu'il a eu, ce père-là : le Docteur Daniel Gottlieb Moritz Schreber (1808-1861). Ce nouage entre structure et incarnation soulève la question de la causation du sujet.

Le sujet du délire

« Nous pouvons maintenant entrer dans la subjectivité du délire de Schreber. » Lacan y entrera quelques pages plus tard en précisant : « Pour nous puisqu'avec Freud nous avons choisi de faire confiance à un texte (...), c'est dans la forme la plus développée du délire avec laquelle le livre se confond, que nous nous emploierons à montrer une structure qui s'avérera semblable au procès même de la psychose. »³ Mais en fait, dès les premières lignes de cette partie on constate que Lacan n'entre pas d'emblée dans le délire de Schreber. Il livre en trois temps la clé pour en faire la lecture : métaphore, métaphore paternelle et accident de celle-ci. Pourquoi ? — car ce qui se passe dans l'Autre, relevant du registre du symbolique, répondant aux lois du langage et qui ne s'appréhende pas dans l'expérience concrète ; qui ne s'observe pas, est pourtant la condition des effets forclusifs dont Schreber est le siège, dont il est le témoin, le martyr et qui s'ordonnent en tentative de guérison — l'expression est de Freud.

Au passage, je souligne que Lacan ne refuse pas le registre de la subjectivité à Schreber, bien que délirant : « Entrons, écrit-il, dans la *subjectivité du délire* de Schreber ». De même qu'un sujet se déduit du jeu des signifiants d'un rêve, il y a un sujet, sujet de l'inconscient — sujet du délire. Et c'est d'autant plus clairement qu'apparaîtra ce sujet qu'il s'agit de se pencher sur un écrit, *Les mémoires d'un névropathe*⁴, délesté de la fonction de la parole.

Dire qu'il y a un sujet dans la psychose n'est pas une évidence : la conception déficitaire de celle-ci n'est jamais loin, au point que par deux fois au moins Jacques-Alain Miller a pu

² J. Lacan, « Question préliminaire... », *op. cit.*, p. 571.

³ *Ibid.*, p. 559.

⁴ D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe* (1903), Points-Seuil, 1975, traduit de l'Allemand par Pau Duquenne et Nicole Sels.

interpréter cette pente à une conception déficitaire de la psychose : une fois à l'École freudienne de Paris en 1979, une fois à l'École de la Cause freudienne en 1987.

En 1987, J.-A. Miller fait une interprétation à partir de ce qui s'est entendu des exposés lors de Journées consacrées à « L'expérience psychanalytique des psychoses ». Dans son intervention, il met en question une causalité de la psychose réduite à un mécanisme n'ayant aucune commune mesure avec l'enseignement de Lacan : échec de la métaphore paternelle, forclusion du Nom-du-Père sont autant de formules serinées de façon mécanique. Il se demande si l'abord structuraliste n'a pas rendu les analystes un peu mécaniciens, réduisant la forclusion d'un signifiant à une seule et primordiale donnée. Il rappelle alors que, dès 1947, dans son « Propos sur la causalité psychique »⁵, Lacan a introduit le registre de « l'insondable décision de l'être. » J.-A. Miller fait valoir ce qui s'était oublié : une position subjective, ponctuant par ceci : « Ce qu'il a fallu mobiliser de persuasion pour que l'on ne refuse pas au psychotique, dans l'usage de notre groupe, le statut du sujet. »⁶

En 1979, dans le cadre de l'EFPP, J.-A. Miller intervient à partir d'un Congrès qui s'est tenu sur les psychoses. S'y entend cette fois la question de savoir s'il y a une structure dans les psychoses. « Qu'il y ait structure psychotique me paraît — me paraissait jusqu'à hier — aller de soi. (...) Mais puisqu'il y a ici divergence, il faudra bien accentuer un peu ce qui relève chez Lacan d'un abord structural des psychoses. » Il se fend alors d'un exposé « Supplément topologique à la "Question préliminaire" ». ⁷

Je reviens à présent au texte de Lacan pour vérifier avec vous que dès les premières lignes de cette partie, pour Lacan il y a un sujet, et que ce sujet relève de la structure du langage.

Métaphore et métaphore paternelle

Lacan donne d'emblée la formule générale de la métaphore :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \longrightarrow S \left(\frac{I}{s} \right)$$

Temps 1 : Un signifiant représente un x, un signifié ignoré :

$$\frac{S'}{x}$$

Temps 2 : un signifiant se substitue à un autre signifiant :

$$\frac{S}{S'}$$

Cette opération de métaphorisation permet que dans la chaîne signifiante se stabilise le rapport entre signifiant et signifié apte à produire une signification nouvelle :

$$S \left(\frac{I}{s} \right)$$

⁵ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique » (1946), *Écrits*, op. cit.

⁶ J.-A. Miller, « Sur la leçon des psychoses », *Actes de l'ECF*, n°13, juin 1987, version CD-ROM, Paris, EURL-Huysmans, 2007, p. 95.

⁷ J.-A. Miller, « Supplément topologique à la 'Question préliminaire' », *Lettres de l'École* n° 27, « Les psychoses », Paris, Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, sept. 1979, pp. 127-136.

Lacan note dans sa « Métaphore du sujet »⁸ qu'« il y a bien, si l'on veut, quatre termes dans la métaphore, mais leur hétérogénéité passe par une ligne de partage : trois contre un, et se distingue d'être celle du signifiant au signifié ». Ce qu'il faut retenir, c'est que la métaphore produit une signification nouvelle, une étincelle créatrice.

Je souligne à présent un mot important, « évocation » : « la signification du phallus, avon-nous dit, doit être évoquée dans l'imaginaire du sujet par la métaphore paternelle. » On retrouve donc la préséance du signifiant sur le signifié, en tant qu'il est constituant de la signification. Il joue aussi un rôle dans l'économie du désir. L'opération métaphorique signifiantise le désir de l'Autre pour un sujet, produit une signification nouvelle, mais aussi ponctue, capiteuse le mouvement métonymique de la signification phallique, c'est-à-dire du désir. Le terme d'évocation indique aussi que le sujet ne se déplace pas dans un registre de la communication mais dans celui de l'évocation, c'est-à-dire dans le registre poétique. Je vous renvoie à la façon dont Lacan s'est servi des apports de Roman Jakobson, notamment sur les fonctions de la métaphore et de la métonymie.

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right) \text{ (Métaphore paternelle)}$$

La formule de la métaphore paternelle est une formalisation de l'Œdipe freudien, qui n'est pas sans inclure le complexe de castration freudien en tant que le désir est de la partie : celui de la mère et celui du sujet dont il dépend, et le manque qui les structure. Le rapport qui s'établit entre l'enfant et la mère est un rapport de désir de désir que l'opération de métaphore inscrit dans le registre symbolique. Le père est un nom, c'est-à-dire un signifiant, et la mère est un désir, signifiant aussi à la condition du Nom-du-Père. Dans une interview récente donnée à l'*Hebdo-Blog*⁹, J.-A. Miller a rappelé que Lacan avait formalisé l'Œdipe sous les espèces de la métaphore paternelle, et qu'il avait installé le Nom-du-Père comme signifiant-maître indispensable pour humaniser et normaliser le désir. Il ne s'agit donc absolument pas de transformer cette métaphore en un standard aux accents machistes, « en ce qu'elle comporterait de suprématie de la fonction du père sur le désir de la mère, en même temps que la castration ferait figure de norme »¹⁰, comme il percevait cette tendance dans le champ psychanalytique en 2011.

À partir de la structure du langage, Lacan introduit donc la métaphore, et consécutivement la métonymie. La métaphore paternelle fonde le fait qu'il y ait une loi, et comme toute bonne loi, qui autorise. Qui autorise quoi ? — le désir. À cette perspective de désir signifié au sujet, répond le désir du sujet.

$$\text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right) \text{ (Seconde partie de la formule)}$$

La seconde partie de la formule anticipe la manière dont Lacan, à la fin du texte¹¹, définira ce signifiant particulier à la fois comme un signifiant *dans* l'Autre puisque le sujet y fait appel, mais aussi signifiant *de* l'Autre en tant qu'il donne une loi de régulation entre le registre du signifiant (A) et ce que vous êtes comme vivant et désirant (Phallus).

⁸ J. Lacan, « La métaphore du sujet », *Écrits, op. cit.*, pp. 889-892.

⁹ *On line* : <https://www.hebdo-blog.fr/trois-questions-a-jacques-alain-miller/>

¹⁰ J.-A. Miller, « L'enfant et le savoir », *Peurs d'enfants, Travaux récents de l'Institut psychanalytique de l'enfant*, Paris, Navarin, 2011, p. 19.

¹¹ J. Lacan, « Question préliminaire... », p. 583.

Faire du père un signifiant, c'est aussi reconnaître une réalité : que le père soit le véritable agent de la procréation n'est pas une vérité d'expérience, mais une vérité qui tient à la structure du langage. La position du père, sa qualification comme procréateur, est une affaire qui se situe au niveau symbolique : c'est la structure qui commande que le vivant soit nommé. Il faut ici lire Claude Levi-Strauss.

Rejet et forclusion

Il s'agit à présent pour Lacan de concevoir un cas de figure où, pour un sujet, l'appel à ce Nom-du-Père, rencontre non pas l'absence du père, ni les carences de l'entourage symbolique, mais la carence d'un signifiant. Lacan remarque alors que l'expérience de l'inconscient démontre que la présence du signifiant est ordinairement fermée au sujet. Freud a donné un nom à cet état de fait : *refoulement*. De même, l'automatisme de répétition s'effectue à l'insu du sujet. Alors, comme Freud et à partir de Freud, Lacan promeut un concept nouveau pour rendre compte d'une carence du signifiant qui ne relève pas du mécanisme de refoulement. Il va chercher dans l'article de Freud sur le cas Schreber, dans « L'homme aux loups », mais aussi dans un texte de Freud de 1894, un terme que Freud emploie de temps à autre : *Verwerfung* : rejet. Voilà ce qu'il dit par exemple dans « Les psychonévroses de défense » en 1894 : « Il existe une sorte de défense bien plus énergique, bien plus efficace qui consiste en ceci que le moi rejette (*Verwift*) la représentation insupportable en même temps que son affect et se conduit comme si la représentation insupportable n'était jamais parvenue au moi. »¹²

Lacan indique alors que « La *Verwerfung* sera donc tenue par nous pour forclusion du signifiant. » C'est là, me semble-t-il qu'il faut garder les deux termes de forclusion et de rejet. Ce dernier fait apercevoir ce que j'évoquais tout à l'heure de la décision du sujet. Le terme de forclusion a pour définition « [Une] forme particulière de déchéance faisant perdre à une personne la faculté d'exercer un droit par suite de l'expiration d'un délai. ». Ici il concerne la forclusion d'un signifiant, le signifiant du Nom-du-Père. Mais il faut tout de suite ajouter la remarque de J.-L. Gault sur le bricolage de Hans qui, du fait des carences de son entourage symbolique, faute d'une incarnation suffisante qu'il réclame pourtant à son père, trouve à humaniser son monde, à normaliser son désir, avec le signifiant *cheval* et l'incarnation du Nom-du-Père dans des personnages autres de son entourage.

C'est là qu'il est intéressant de distinguer entre le signifiant du Nom-du-Père et la personne qui l'incarne. Cela permet d'appréhender plus largement la clinique :

- Grâce à Hans, par exemple, on aperçoit que le Nom-du-Père est opérant, alors que son incarnation ne se fait pas forcément du côté de son père. D'autres signifiants peuvent donc valoir comme Nom-du-Père ;
- L'absence du père ne vaut pas forclusion du Nom-du-Père, et à l'inverse sa forclusion n'empêche pas le sujet d'avoir un père et de lui donner une certaine place dans son monde. C'est d'ailleurs ce qui se vérifie dans le cas Schreber. Et nous devons à Freud d'avoir mis le père au centre du cas, et à William G. Niederland¹³ d'avoir exploré d'un point de vue biographique ce que fut l'enfant Schreber et ce que fut son père, à partir, d'une part, du « complexe paternel » mis au centre du cas par Freud, mais aussi d'autre part de ce que Freud appelle le « noyau de vérité » du délire. Mais faute d'avoir porté

¹² S. Freud, « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 12.

¹³ Cf. ses articles regroupés dans : *Le cas Schreber, Contributions psychanalytiques de langue anglaise*, coll., Paris, PUF, 1979.

le père à sa fonction signifiante, l'exercice mène à des impasses. Par exemple Niederland fait s'équivaloir le ratage paternel que représenterait pour Schreber la stérilité de sa femme et tout aussi bien son échec électoral, avec l'accès réussi au statut de président de la Cour de Dresde. D'un côté il serait donc tombé malade de ne pas être père, et de l'autre d'être appelé à une position paternelle : impasse.

- Le père comme signifiant permet aussi de saisir comment tel sujet masculin a pu se maintenir pendant tout un temps sans accident subjectif et qui, sur le chemin de devenir père, ne trouve pas l'appui du Nom-du-Père qui se trouve être forclos. Cela éclaire le cas de telle femme qui, ayant eu un père des plus terribles, est parfaitement capable de se servir du Nom-du-Père afin de faire de son homme un père le moment venu.

« Au joint le plus intime »

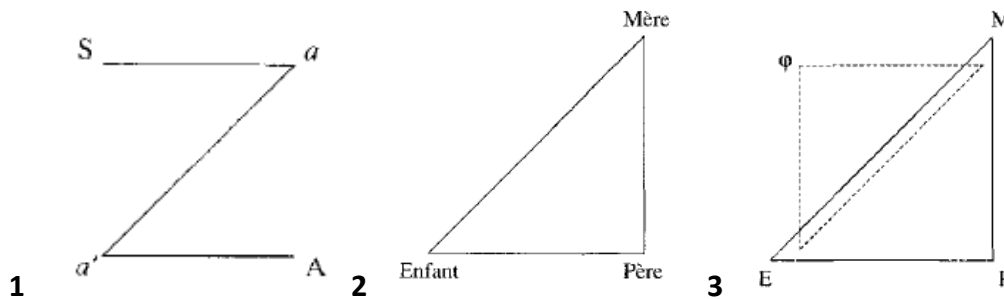
Revenons à la formule de la métaphore du Nom-du-Père afin de saisir, en court-circuit, le passage que l'on trouve à la page 558 et qui commence par : « Au point où nous verrons comment... jusqu'à : « Il est clair qu'il s'agit là d'un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet... »

Dans l'Autre est donc appelé le Nom-du-Père qui stabilise ce que vous êtes comme vivant, désirant, vous permettant de jouer votre partie quant au désir de l'Autre. À cet appel peut répondre un trou. Se forme alors, consécutivement, un trou venant à la place de la signification phallique.

La forclusion du signifiant du Nom-du-père, n'est en effet pas le tout de la théorie de Lacan dans la question préliminaire ... Elle est liée à un autre concept qui lui sert à appréhender les phénomènes dont Schreber est concrètement le siège. Il s'agit de la « régression topique au stade du miroir ». La forclusion révélée comme faille dans la structure symbolique retentit sur la structure imaginaire et la ramène à la structure élémentaire du stade du miroir. C'est cette déstructuration imaginaire qui fait le texte des Mémoires de Schreber dont on peut suivre les étapes. Il ne s'agit, donc pas d'isoler la forclusion du nom du père comme cause-à-tout-faire en oubliant ce qu'elle implique d'effets en cascade — régression spéculaire —, où se lisent à la fois les phénomènes dont le sujet est le siège et la façon dont il y répond. Cette régression topique au stade du miroir consiste en un foisonnement de phénomènes, un pullulement d'êtres dont les premiers chapitres des Mémoires témoignent : on assiste à la naissance, à la création — mot sur lequel Lacan s'arrête — d'êtres aux « identités désannexées ».

Une fois explicité ces deux registres, celui de la forclusion et celui de la régression topique, comment comprendre ce joint où se forme au plus intime du sujet, le sentiment de la vie ? Pour répondre à cette question, j'utilise à nouveau des schémas de Lacan qu'il trace au cours de son Séminaire V.¹⁴

¹⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 156-159.



Dans ce moment du Séminaire, Lacan veut situer le sujet. Concernant le schéma \mathcal{L} (1), le sujet résulte de ce qui se passe en A. Traçant le second (2), il regroupe trois termes subjectifs du complexe d'Œdipe en tant que signifiants. Et ici Lacan fait une remarque : le quatrième terme est le sujet (il passe du schéma 2 au schéma 1), « dans sa stupide et ineffable existence ». Pourquoi ces qualificatifs ? — *il n'a pas de nom*. Le sujet qui résulte de l'Autre préalable n'a pas de nom, et il entre dans la partie comme mort. En considérant cette fois-ci, d'un côté les deux premiers schémas (1 & 2) et le troisième on voit que ce S, ce sujet, tout mort qu'il est, entre dans la partie pour ses frais. « De ce point inconstitué où il est, dit Lacan, il va devoir participer avec sa peau, avec ses images, sa structure imaginaire et tout ce qui s'en suit. » Par quel truchement cette opération se fait-elle ? L'Autre préalable ne suffit pas : il y faut le désir : désir de la mère, c'est-à-dire le désir de l'Autre, qui permet au sujet de s'identifier au phallus ; et lui donne un nom.

Désordre et conséquences

Le troisième schéma (3) est susceptible d'illustrer le lieu topologique où se constitue le sentiment de la vie (variable selon chacun) : au joint entre le sujet et le phallus, entre le symbolique et l'imaginaire. Chez Schreber, ce sentiment est profondément touché, se trouve être désordonné. En l'Autre s'est ouverte une faille qui a pour conséquence un certain nombre de phénomènes imaginaires liés à ce qu'est Schreber comme vivant. Dans ses Mémoires, on trouve des phénomènes qui ne relèvent plus du désir et de sa dépendance au *désir* de l'Autre. L'Autre, le Dieu schréberien se manifeste sous les espèces de la *jouissance* de l'Autre, de sa méchanceté. Celui-ci le force à penser par exemple, puis le laisse en plan.

Mais on trouve aussi, car la structure commande, des éléments relevant de la structure du langage de la page 560 à 564. À ce titre, Schreber témoigne parfaitement de ce qu'est fondamentalement l'expérience humaine : une expérience structurée par le langage, quand il constate l'acte de faire naître une existence à partir rien (page 559). Ce n'est en effet rien d'autre que le créationnisme du signifiant. Dans ces pages, Lacan met en évidence cette structure du langage qui demande ses droits et dont Schreber est le siège : hallucinations, phrases interrompues, cris, appels, etc., mais qu'il commence à reconstruire par un délire qui vaudra métaphore : métaphore délirante dira Lacan, venant suppléer au trou ouvert dans l'Autre. Certes, comme le remarque Niederland, dans cette reconstruction, il est question de filiation, et ce n'est pas sans rapport avec le père de Schreber. Mais ce qui frappe, bien plutôt dans les Mémoires, c'est la présence d'une multitude de noms propres, comme le signale

Lacan dans la note 1 de la page 561¹⁵, qu'on peut mettre en relation avec ce nom qui n'est pas advenu pour le sujet.

Plus malin le plus loufoque...

J.-A. Miller en a donné un commentaire tout à fait rafraichissant en 2013¹⁶ où il commence par une remarque : « On oppose le monde de la télé à celui des 'vrais gens'. Et si c'était le premier qui était le plus vrai ? Les 'vrais gens' croient exister par eux-mêmes. La télé vous apprend que votre existence tient à l'idée que les autres se font de vous. À la télé, c'est le désir de l'Autre qui mène la danse et vous fait exister. »

Puis J.-A. Miller commente le distique *De Malebranche ou de Locke, Plus malin le plus loufoque...* : « Lacan se réfère à une œuvre de Locke. (...) L'empiriste met en évidence le caractère extravagant de cette « vision en Dieu » qui répercute en métaphysique le dit d'Augustin : « En lui nous vivons, nous nous mouvons, nous sommes. » « Plus malin » l'Oratorien, dit Lacan, pour autant que c'est en effet « au lieu de l'Autre » que nous parlons et pensons. » Il continue : « Le célibataire, lui, se croit inexpugnable dans la forteresse de son existence — *je suis ce que je dis* —, et tient la dragée haute à l'Autre, qu'il soit humanité ou divinité. Malebranche rabroue l'orgueilleux. Dieu a son doigt sur le bouton *On/Off* (Schreber est forcé, ou à penser, ou est laissé en plan). Il a le pouvoir de précipiter, d'un instant à l'autre, toute créature dans le néant. S'il ne le fait pas, c'est qu'il « continue de vouloir ce qu'il a voulu. » Le monde ne dure qu'en raison de sa "création continuée" par une volonté invariable. »

Éric Zuliani

¹⁵ « La relation du nom propre à la voix est à situer dans la structure à double versant du langage vers le message et vers le code (...) C'est elle qui décide du caractère de trait d'esprit du jeu de mots sur le nom propre. »

¹⁶ J.-A. Miller, « Les intellectuels collectifs et les autres », *on line* :

<https://laregledujeu.org/2013/04/16/13093/les-intellectuels-collectifs-et-les-autres/>